FR 4 31946 A

Tx 1125

Cccc Fric 25438

ÉVÉNEMENS
DE PARIS,
OU
PROCÈS-VERBAL

De ce qui s'eſt paſſé en ma p[illegible] depuis le 12 Juillet 1[illegible]

THE NEWBERRY LIBRARY

ÉVÉNEMENS DE PARIS,

OU

PROCES-VERBAL

De ce qui s'eſt paſſé en ma préſence, depuis le 12 Juillet 1789.

LE 12 Juillet matin, m'étant rendu ſur les onze heures au Palais-Royal, j'y trouvai beaucoup de monde aſſemblé, & appris que M. Necker n'étoit plus dans le Miniſtère. On douta encore pendant quelque tems de cette nouvelle; mais lorſqu'elle fut confirmée, il régna la plus grande conſternation ſur tous les viſages, & après quelques momens de ſilence & d'étonnement, la fureur s'empara des ſpectateurs, on arracha toutes les affiches des Spectacles, en criant: point de Spectacles. Pluſieurs perſonnes crièrent enſuite *aux armes*, & l'on répandit le bruit qu'il y avoit des troupes dans les Champs-Eliſées. J'y courus

ſur le champ, & trouvai effectivement pluſieurs partis de Dragons, & une multitude innombrable de Bourgeois. Peu de tems après on entendit tirer (il étoit alors ſept heures du ſoir), & l'on nous dit que les Dragons avoient tué un Garde-Françoiſe. Je vis effectivement un Garde-Françoiſe que l'on apporta chez un des Suiſſes des Thuilleries.

Mais on nous annonça qu'il n'étoit que bleſſé. Je ſortis des Thuilleries & revins au Palais-Royal. Voyant que le tumulte augmentoit, je me rendis à minuit à l'Hôtel-de-Ville, pour voir s'il y avoit des Electeurs aſſemblés : j'en trouvai douze, préſidés par M. de la Vigne, & outre cela, un grand nombre de citoyens dans la même ſalle.

Les citoyens demandoient à hauts cris qu'on aſſemblât les Diſtricts, & ſur leur demande, je fis un arrêté pour aſſembler les Diſtricts ſur le champ, & pour tâcher de remettre l'ordre. Cet arrêté ayant été lu à l'aſſemblée & approuvé unanimement, pluſieurs citoyens ſe chargèrent de faire diſtribuer ledit arrêté, & d'avertir les Membres de chaque Diſtrict pour cinq heures du matin. Je partis enſuite avec M. de Luigne, & deux autres Electeurs, précédé de deux

flambeaux, & d'un Garde de la Ville, ſans armes, pour aller rétablir la tranquillité.

Nous traverſâmes toute la rue St. Antoine juſqu'au boulevard, & n'ayant vu aucun tumulte, je me retirai chez moi, étant extrêmement fatigué, & pouvant à peine marcher, à cauſe d'une entorſe que j'avois à la jambe gauche. Les trois autres Electeurs continuèrent la ronde. Le 13 à cinq heures du matin, je me tranſportai à l'Egliſe des Minimes, place du rendez-vous de mon Diſtrict, & fus fort étonné de n'y trouver perſonne. Je me rendis quelque tems après à l'Hôtel-de-Ville, où je trouvai une aſſemblée tumultueuſe, que M. Deleutre haranguoit, & s'efforçoit de pacifier. On nous dit quelque tems après, qu'on alloit aſſembler les Diſtricts, & je courus au Diſtrict des Minimes, où je fis ſonner le tocſin pendant deux heures; mais il n'y vint que trois ou quatre perſonnes, & bientôt après on nous informa qu'il falloit aller à l'Egliſe de Saint-Paul. Nous y allâmes, & trouvâmes quatre ou cinq cens perſonnes aſſemblées, & M. de la Roſière, tâchant de faire quelques réglemens pour la Milice Bourgeoiſe. Pendant cette journée tout étoit à la ville dans

le plus grand désordre. Enfin, on nomma M. de Flesselles, Prévôt des Marchands, Président d'un Comité permanent, & on forma des Bureaux. Le lendemain matin j'allai aux Minimes, où l'on m'avoit dit qu'on formoit la Milice, & j'y trouvai M. Fauconnier, qui me dit avoir eu une commission de l'Hôtel-de-Ville, pour former la Milice.

Je trouvai cette conduite assez singulière. Je vins à l'Hôtel-de-Ville, où je demandai une commission pour lever une Compagnie de Cavalerie, de cinquante, ou cent hommes; ce qui me fut accordé sur le champ. J'avois déjà recruté quarante jeunes gens au Palais-Royal, qui avoient servi, & qui savoient monter à cheval, lorsqu'on annonça la mort de M. de Flesselles, Prévôt des Marchands, pour trahison. Il fut alors observé, qu'entr'autres Membres du Comité, M. de Flesselles avoit signé ma commission comme Président, & chacun se retira. Après avoir fait inutilement de nouveaux efforts, je me transportai à l'Hôtel-de-Ville: il étoit alors onze heures du soir. Je ne trouvai aucun Membre du Comité, excepté M. le Marquis de la Salle, Chef du Bureau Militaire, qui se préparoit à s'en aller. Je l'engageai à prendre patience,

& lui offris mes ſervices. Au même inſtant on annonça que les troupes avançoient du côté des fauxbourgs Saint-Martin & Saint-Antoine. Je demandai ſi la Baſtille étoit gardée ? M. le Marquis me répondit qu'il y avoit cent cinquante Gardes Françoiſes & des Bourgeois, & me pria de vouloir bien me charger du commandement de cette place. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à me donner une commiſſion, & que j'étois prêt à tout ſacrifier pour le ſalut de ma patrie. Muni de cette commiſſion, je courus à Saint-Paul, & priai M. de la Roſière, Membre du Comité de ce Diſtrict, de me faire donner autant d'hommes qu'il pourroit. Mais il me répondit qu'il n'en avoit pas même aſſez pour la garde de ſa paroiſſe. Je trouvai dans la chambre du Comité de ce Diſtrict, M. Deſfontaine-d'Eſtourneau, qui me dit avoir une commiſſion du Comité des Communes, & qui tâchoit de faire approviſionner la place. Il me reconnut ſur le champ comme ſon Commandant, & nous travaillâmes de concert à l'approviſionnement de la place. Je demandai à M. Desfontaine à qui étoit confié la garde de la place ? Il me répondit qu'il n'y avoit dans l'intérieur que des Gardes-Françoiſes, & que parmi ces Gardes-Fran-

çaiſes étoit un Officier deſdites Gardes-Françoiſes, habillé en ſimple ſoldat. Je trouvai extrêmement mauvais qu'il n'y eut dans l'intérieur aucune Garde Bourgeoiſe, & je me fis conduire dans l'intérieur par M. Deſfontaine. Je demandai le Commandant, & M. le Chevalier de Laiſſert ſe préſenta; il étoit alors une heure du matin, 15 Juillet. Je lui préſentai ma commiſſion; il n'y avoit que moi, & mon Lieutenant avec moi. M. de Laizert me fit réponſe qu'il s'étoit emparé de la place, & qu'il ne la quitteroit qu'à la mort avec un détachement de la Compagnie de l'Homé. Je lui demandai pour qui il tenoit la place? Il dit qu'il la tenoit pour le bien public. Je lui demandai ſi il avoit une commiſſion de la Ville? Il me répondit que non. Je lui demandai s'il vouloit garder la place pour la Ville? Il me répondit qu'il ne la tenoit pour perſonne, & qu'il étoit en poſſeſſion. Là-deſſus je me retirai avec mon Lieutenant, dont j'avois confirmé la commiſſion pour délibérer. A deux heures on nous apporta la nouvelle que l'alarme, au ſujet des troupes, étoit fauſſe, & qu'il n'y avoit point d'ennemis. Sur ce rapport je jugeai à propos d'attendre juſqu'au jour pour prendre poſſeſſion, & de garder l'extérieur du Fort. En

conſéquence j'ordonnai à mon Lieutenant de faire placer dans tous les poſtes de fortes Gardes Bourgeoiſes, & me jettai pour environ une heure ſur un grabat. A trois heures du matin je rentrai de nouveau dans l'extérieur du Fort, & ſommai l'Officier des Gardes-Françoiſes de me rendre le commandement du Fort; ce qu'il refuſa de faire. Sur ce refus, je fis battre la générale, & les troupes étant aſſemblées ſur la place de l'intérieur, je lus à haute voix ma commiſſion: & m'écriai: Gardes-Françoiſes, voulez-vous être aux aux ordres de la Ville, ou aux ordres de M. de Laiſſert? Les Gardes-Françoiſes répondirent unanimement qu'elles étoient au ſervice de la Ville. Dans ce cas là, répliquai-je, vous êtes à mes ordres? Elles dirent —Oui. M. de Laiſſert, fort en colère, voulut s'en aller. Je lui obſervai, avec la plus grande politeſſe, que mon deſſein n'étoit pas de l'inſulter; que j'avois des ordres; que j'étois obligé d'obéir; que je le priois de vouloir bien reſter; que nous allions envoyer au Comité de la Ville, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit, & que ſi ce Comité confirmoit le commande ment de la Baſtille à M. de Laiſſert, j'étois prêt à me retirer; que je n'avois aucune ambition; que mon deſſein étoit de

ſervir ma patrie. En conſéquence le Comte de Piquod-Sainte-Honorine, Capitaine d'Infanterie, & Electeur pour la Ville de Paris, qui ſe trouvoit dans la place comme volontaire, fut envoyé à la Ville; mais il revint ſans avoir aucune réponſe poſitive. Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'en deſcendant d'une des tours, j'apperçus M. de Beaumarchais qui s'étoit introduit dans la place avec une Garde Bourgeoiſe d'environ vingt hommes, & deux Gardes-Françoiſes, & que le ſieur de Beaumarchais ſortoit d'un des ſouterrains, accompagné de M. de Laiſſert. Surpris de cette infraction à mes ordres, qui étoient de ne laiſſer entrer perſonne, je m'écriai: M. de Beaumarchais, comment êtes-vous ici? Il me répondit: Monſieur, je ſuis avec le Commandant de la place. J'ajoutai: je ne connoîs ici d'autres Commandans que moi. M. de Laiſſert voulant de nouveau me diſputer le commandement, je fis battre la générale, & les Gardes-Françoiſes reconnoiſſent de nouveau mon autorité. Je dis au Chevalier de Laiſſert, qu'après un pareil procédé, il ne pouvoit plus reſter dans le Fort, & que je le priois de vouloir bien ſe retirer. Là-deſſus M. de Laiſſert ſauta ſur le drapeau qui étoit entre les mains d'un

Garde-Françoiſe, & demanda qu'on lui laiſſât emporter ce drapeau. Les Gardes-Françoiſes ne voulurent point quitter leur drapeau, & en ayant arraché M. de Laiſſert, le portèrent, dans un état de rage, dans une des ſalles de la Baſtille. Je me rendis dans ladite Salle, en recommandant qu'on ſe gardât bien de lui faire aucun mal, ou la moindre inſulte. M. de Laiſſert me dit alors qu'il falloit décider la queſtion à la pointe de l'épée. Je lui répondis que dans toute autre circonſtance je pourrois répondre à ſon appel; mais que commandant un Fort important à la Ville de Paris, je ne pouvois pas me battre avec tous les particuliers qui voudroient m'attaquer. M. de Laiſſert demanda qu'on le reconduiſit chez lui avec honneur, accompagné du drapeau. Je répondis que je lui ferois rendre tous les honneurs poſſibles, autant que cela pourroit s'accorder avec mon devoir. Je nommai, en conſéquence, quatre Bourgeois & quatre Gardes-Françoiſes pour accompagner M. de Laiſſert avec le drapeau, & le rapporter enſuite à la Baſtille. On baiſſa le pont-levis, & toutes les troupes ſuivirent M. de Laiſſert. Je fus ſurpris de cette marche ſingulière, & demandai ce qu'elle ſignifioit ? On me dit qu'elles

n'alloient que juſqu'à la porte extérieure, & qu'elles retourneroient enſuite. Mais, à mon grand étonnement, elles continuèrent leur marche. M. de Beaumarchais me dit alors que pendant que j'étois occupé à donner d'autres ordres, M. de Laiſſeit les avoit ſuppliés de l'accompagner juſques chez lui, & qu'elles y avoient conſenti, d'autant plus volontiers, qu'elles ne vouloient point abandonner leur drapeau; mais qu'elles alloient revenir. Je me plaignis de cette inſubordination, & dis qu'il n'étoit pas dans l'ordre de laiſſer une place ſans défenſe. Je reçus dans cet inſtant un renfort de douze Grenadiers des Gardes-Françoiſes, & je fis entrer dans le Fort le plus de Bourgeois qu'il me fut poſſible. Mais les Bourgeois qui entroient ne vouloient reſter que pendant quelques heures, & il y avoit une ſucceſſion continuelle de Bourgeois, choſe incompatible avec la garde d'un Fort. On me trompoit, les Gardes-Françoiſes ne revinrent pas. Dès que ces troubles & ces irrégularités me le p rmirent, je fis ſortir M. de Beaumarchais de la place avec ſa garde, & j'examinai la ſituation des lieux. Je trouvai tout briſé, des papiers, des livres, des cartons dans toutes les cours, & les canons déchargés. Surpris

de cette négligence, je priai M. le Comte de Piquod-Sainte-Honorine, qui m'offroit ſes ſervices, de faire charger les canons, & de prendre ſur lui le commandement de l'artillerie d'enhaut, ce qu'il exécuta avec le plus grand zèle. Tout alloit entrer dans l'ordre, lorſque M. de Bautidou, ſe diſant Aide-de-Camp de M. le Marquis de la Salle, entra dans le Fort, en m'apportant un ordre ſigné du Marquis de la Salle, non pas pour moi, de lui rendre le commandement de la Baſtille; mais de s'emparer de la Baſtille. M. de Bautidou avoit à ſes ordres environ deux cent hommes de la Baſoche. Quoique je n'euſſe avec moi qu'environ cinquante hommes, j'aurois bien pu défendre le Fort contre ces forces; mais je ne crus pas devoir m'oppoſer à des citoyens, & j'allaiavec M. de Bautidou, à l'Hôtel-de-Ville, demander l'explication de ces ordres, laiſſant le commandement à un Officier de garde. M. le Marquis de la Salle me fit toutes les excuſes poſſibles d'avoir donné de pareils ordres. Il me dit que dans la confuſion où tout ſe trouvoit, on lui ſurprenoit quelquefois des ordres contradictoires; qu'on étoit venu l'informer que tout étoit en déſordre à la Baſtille, qu'on enlevoit & pilloit tout,

& que c'étoit ſur cette dépoſition qu'il avoit donné ces ordres. Il me renvoya enſuite au Fort avec une confirmation de mon commandement. A peine fus-je dans la rue Saint-Antoine, que j'apperçus ſur les tours du Fort une multitude innombrable d'hommes qui étoient occupés à le démolir, & en m'approchant plus près, je vis qu'on en enlevoit tout; que toutes les avenues étoient engorgées, toutes les cours & toutes les ſalles pleines de monde. Je parvins néanmoins à faire fermer la première porte, & à faire lever le pont; mais voyant qu'il étoit impoſſible de commander à la multitude, j'ordonnai qu'on le rebaiſſât pour laiſſer ſortir le monde. Cette ſcène de déſordre dura juſqu'à l'entrée de la nuit. La foule ayant alors évacué la place, je fis lever le pont & fermer les barrières; mais je ne pus garder avec moi que dix à douze perſonnes, les Gardes Bourgeoiſes n'y entrant jamais que pour en ſortir quelque tems après. Fatigué de toutes ces irrégularités, j'ordonnai qu'on ne laiſſât plus entrer que ceux qui voudroient reſter dans la place, & que les patrouilles gardaſſent l'extérieur, ſe relevant l'une par l'autre. Vers trois heures du matin j'étois dans la cour extérieure à donner quelques

ordres, lorſqu'un nommé M. Danton, ſe diſant Capitaine d'une Garde Bourgeoiſe du Diſtrict des Cordeliers, me demanda à entrer dans le Fort pour y faire patrouille. Je lui obſervai qu'il n'étoit point d'uſage qu'il y eut dans un Fort, d'autres patrouilles que celles établies par le Commandant. Le ſieur Danton me demanda ſi j'étois Commandant de la Baſtille? Je répondis qu'oui, & que j'avois une commiſſion de la Ville de Paris. Le ſieur Danton demanda à la voir. Je lui répondis qu'il n'avoit point droit de demander à voir ma commiſſion, à moins d'en avoir une de la Ville; mais que ſi cela lui faiſoit plaiſir, j'allois la lui montrer. Je préſentai enſuite une commiſſion, ſignée du Marquis de la Salle, Chef de la Milice Pariſienne. Le ſieur Danton me répondit que cette commiſſion ne ſignifioit rien, & qu'il falloit que je le ſuiviſſe. Je lui répondis qu'en m'ôtant de mon poſte, il manquoit à tous les citoyens, & que je n'avois pas le droit moi-même de le quitter ſans un ordre du Comité de la Ville. Le ſieur Danton, qui avoit ſans doute ſes raiſons, comme on va le voir, & qui étoit a la tête de trente ou quarante hommes, m'enleva de force, me conduiſit au Diſtrict des Cordeliers, quoique je

demandaſſe à être conduit au Comité de la Ville, dont je tenois ma commiſſion. Le ſieur Danton répandoit le bruit dans les rues, & diſoit à toutes les patrouilles qu'il rencontroit, qu'il avoit pris un homme qui ſe diſoit Commandant de la Baſtille. Arrivé au Diſtrict des Cordeliers, le ſieur Danton tâcha d'envenimer la relation qu'll fit de ma priſe, en diſant que je refuſois de laiſſer entrer les Bourgeois dans la Baſtille, & que je voulois la conſerver. Il fit enſuite ſonner le tocſin, aſſembla tout le Diſtrict, comme s'il y avoit eu un danger imminent, & fit examiner ma commiſſion.

Pluſieurs perſonnes, & entr'autres un Electeur dudit Diſtrict, dirent qu'elles me connoiſſoient, & que j'avois toujours été le Champion de la Liberté; mais le ſieur Danton inſiſta ſur ce qu'on dreſſât Procès-Verbal, & quoique je ne fiſſe aucune réſiſtance, il fit monter avec moi, dans un fiacre, deux Gardes-Françoiſes, bayonnette au bout du fuſil, & un bourgeois; enſuite accompagné d'une Garde de vingt à trente hommes, à la tête de laquelle étoit le ſieur Danton, je fus conduit, par le pont-neuf, à l'Hôtel-de-Ville, le fiacre allant au petit pas, & le ſieur Danton répandant le bruit de diſtance en diſtance,

qu'il avoit ſaiſi le Gouverneur de la Baſtille, de ſorte que ce bruit étant paſſé de bouche en bouche à la Place de Grêve, les têtes échauffées parloient déjà de me décoler, & c'étoit ſans doute ce qu'eſpéroit le ſieur Danton. Je parvins cependant juſqu'à la cour de l'Hôtel-de-Ville, où étant apperçu de quelques Electeurs qui connoiſſent tous mon patriotiſme, ces braves citoyens s'empreſſèrent de m'arracher à Danton, en diſant qu'ils répondoient de moi, & qu'ils alloient me conduire au Comité. Mais Danton trompé dans ſon attente, s'imagina ſans doute que les têtes s'échaufferoient davantage par des délais, & refuſa de me lâcher. J'étois donc aſſis dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, en attendant patiemment, ou la mort, ou qu'on me conduiſit devant le Comité, lorſque le Marquis de la Fayette, & le Marquis de la Salle, apprenant mon danger, volèrent à mon ſecours. Ce premier me prit par la main, déclara à haute voix qu'il me connoiſſoit, que j'étois le dernier homme qu'on dût ſoupçonner, que mon patriotiſme étoit connu, & que je n'avois pas craint une Baſtille lorſqu'il exiſtoit une Baſtille, qu'il falloit me conſulter, & non pas m'arrêter. Lorſque le Marquis de la Fayette eut fini

ſon diſcours, tout le monde fut convaincu de l'abſurdité de ma détention, & je le ſuivis dans la ſalle du Comité, où Danton, ſous prétexte d'avoir voulu ſervir la cauſe publique, obtint encore quelques petites louanges de la part du Marquis de la Salle, à qui je n'avois pas fait le rapport de ſa noirceur, & qui vouloit ſe débarraſſer de cet être importun. Le Marquis de la Salle m'embraſſa enſuite, vint me rendre mon épée au haut de l'eſcalier de l'Hôtel-de-Ville, en déclarant que j'étois un brave & honnête citoyen, & un zélé patriote. Je lui remis alors ma commiſſion, ne voulant plus avoir de commandement, puiſqu'il n'y avoit pas de diſcipline dans la Milice Bourgeoiſe, & que l'on enlevoit un Commandant à ſon poſte, quoiqu'il eût une commiſſion.

Signé SOULÉS.

MONSIEUR Soulés m'ayant requis de lui donner une déclaration de mes ſentimens ſur ſa conduite dans la Baſtille, depuis l'intant où il s'y préſenta avec une commiſſion pour y commander, ſignée de M. le Marquis de

de la Salle, je crois devoir à M. Soulés la juſtice d'annoncer à qui il appartiendra, que je lui ai reconnu beaucoup de zèle, d'activité, d'intelligence, tant pour établir le bon ordre, que pour mettre la place en état de défenſe avec les petits moyens qu'il avoit, (manquant de choſes les plus néceſſaires), ce dont j'avois déjà inſtruit MM. les Electeurs du Comité permanent, & M. le Marquis de la Salle. J'eſtime encore que ſi M. Soulés fut reſté ſeul maître, le déſordre eut été prévenu; mais à ſon départ il ſe porta au comble; c'eſt ce dont j'ai informé MM. du Comité, par une lettre en date du 15, que M. de Corni s'eſt bien voulu charger de remettre ſur le Bureau. J'ai ſigné la préſente déclaration, ce 17 Juillet 1789.

LE COMTE DE PIQUOD-SAINTE-HONORINE,
Electeur.

JE certifie que M. Soulés s'eſt préſenté le 14 Juillet préſent mois, avec une commiſſion de Commandant de la Baſtille, ſignée de M. le Marquis de la Salle, Commandant les troupes de la Milice Pariſienne, qu'il l'a communiquée en entrant dans le Château de la Baſtille, à M. le Chevalier de Laizert,

550

Lieutenant aux Gardes-Françoiſes, Commandant un détachement de la Compagnie de Thomé, & qu'alors il étoit une heure du matin, 15 Juillet; en conſéquence, depuis cet inſtant je n'ai connu en M. Soulés qu'une conduite pleine de zèle & d'amour pour le ſervice dont il étoit chargé, en obſervant très-exactement, comme je l'avois fait avant ſon arrivée, l'intérieur & l'extérieur du Château, & ayant eu le plus grand ſoin de me recommander que la garniſon ne manquât point de vivres, ni d'autres ſecours: ce à quoi j'ai eu les plus grands égards juſqu'au moment où je fus arrêté ledit jour, 15 Juillet, à dix heures & demie du ſoir, par un particulier, à la tête au moins de cent hommes, qui m'a déplacé ſans ordres & ſans précautions pour la ſûreté de la Place & du Château. M. Soulés étant venu chez moi pour réclamer de ma part le préſent certificat, je le lui donne avec un plaiſir infini, le méritant à juſte titre comme bon citoyen & ami de la Patrie.

Fait & délivré à Paris, ce 17 Juillet 1789.

Signé DESFONTAINES-DESTOURNAUX.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande, N°. 64.